

Les masses peuvent écouter les critiques mais elles ne sont pas convaincues car elles ne voient pas de volonté organisationnelle et militante dirigée contre le régime ; elles perçoivent ces critiques comme une façon de s'adapter aux conditions créées par les dictateurs.

Cuba a prouvé que, dans ces conditions, la lutte armée est une réponse qui permet de libérer le peuple. A Cuba, l'action armée sous forme de guérillas a détruit l'armée la mieux équipée d'Amérique latine et engendré une extraordinaire mobilisation des masses.

D'une façon générale, la guerre de guérillas cubaine a eu les résultats suivants :

1) Elle a provoqué la décomposition des sphères gouvernementales et amplifié la crise.

2) Elle a sapé le moral de l'armée : cette armée, sans foi et sans moral, s'est effondrée comme un château de cartes, en dépit de son armement, de son aviation, de son artillerie et de ses bombes au napalm.

3) Elle a affermi la confiance des masses populaires en leur propre force et stimulé leur esprit combatif. Le scepticisme et la méfiance provoqués par l'opposition verbale à la dictature et par les combines des partis traditionnels avec Batista ont été remplacés par un esprit nouveau, radical et combatif. Les masses, face à la décision et à la fermeté des combattants, ont été gagnées à la lutte et l'action révolutionnaire : elles ont été stimulées, leur confiance s'est accrue, leur force latente s'est déchaînée et de façon irrépressible et indomptable, elles ont soutenu les combattants de la Sierra Maestra.

Dans les conditions actuelles, les résultats de la guérilla cubaine peuvent se reproduire dans n'importe quel pays d'Amérique latine. C'est pour cela que nous disons que la guérilla est indiscutablement le chemin que les révolutionnaires doivent nécessairement parcourir pour libérer les peuples de l'exploitation capitaliste et impérialiste.

On a beaucoup critiqué l'action armée et la guérilla. Il y a deux critiques qui méritent d'être analysées : 1) les partisans du passage pacifique au socialisme accusent les guérillas de constituer une tentative aventuriste et putschiste ; 2) on affirme qu'il est contraire aux enseignements de Marx, Lénine et Trotsky de prétendre créer des conditions objectives avec quelques fusils et un petit groupe d'hommes téméraires, en se substituant de plus à l'action des masses et à celles du parti révolutionnaire.

La première critique est tendancieuse et manque de fondement. Les partisans du « passage pacifique au socialisme » devraient nous indiquer dans quel pays la bourgeoisie et l'oligarchie ont abandonné le pouvoir à l'amiable et sans lutte. Cet argument ne mérite pas qu'on s'y attarde.

Les révolutionnaires cubains ont avancé la lutte armée à une époque caractérisée par la faillite de la démocratie bourgeoise, une époque de dictatures impitoyables, où les directions syndicales sont bureaucratiques et les partis marxistes traditionnels très faibles, une époque de crise des directions révolutionnaires. Si nous reconnaissons la valeur, actuellement, de la lutte de guérillas, c'est que nous partons d'une vérité indiscutable : les conditions objectives pour faire la révolution

sont plus que mûres. Le capitalisme et l'impérialisme sont pourris et ils attendent depuis longtemps leurs fossoyeurs.

La guerre de guérillas ne crée pas les conditions objectives, ces conditions existent. La guérilla, en tant que mouvement politique, social, militaire, part de la situation sociale actuelle. Sa justification est d'autant plus grande qu'alors que ces conditions objectives sont mûres, les partis ouvriers marxistes traditionnels ne peuvent mobiliser les masses vers une grève insurrectionnelle pour prendre le pouvoir, forme classique de lutte du prolétariat.

Il n'est pas vrai que la guérilla diminue le rôle du parti révolutionnaire, au contraire elle le renforce, le développe, le perfectionne. En Yougoslavie, en Chine, au Vietnam, ce sont les partis communistes qui ont dirigé la guerre de guérillas. A Cuba et en Algérie, où les partis ouvriers traditionnels étaient incapables de sortir de leur passivité, de leur déviation et de leur conservatisme, ils ont été remplacés par des groupes nouveaux qui ont joué le rôle de partis.

La guérilla ne peut être considérée seulement en tant que lutte armée, il faut la considérer comme étant inséparable de la lutte politique globale du peuple pour sa libération nationale et sociale. La guérilla est le bras armé de ce peuple, destiné à miner les forces armées des oppresseurs, forces qui permettent au capitalisme de se maintenir. Par conséquent, la guerre de guérillas n'est destinée à remplacer ni l'action de masses, ni d'autres formes de lutte. Nous pouvons dire que la guérilla est la continuation de la lutte des classes au moyen des armes, à un moment particulier, sans exclure les autres formes de lutte qui doivent plutôt la compléter.

L'une des erreurs les plus graves que la guérilla pourrait commettre serait de se couper des masses urbaines. La lutte armée à la campagne et la mobilisation des villes doivent se combiner pour assurer le triomphe final.

La guérilla en tant que méthode, telle que la revendiquent les Cubains, peut s'appliquer dans tous les pays sous-développés, même si la forme qu'elle prend varie suivant les particularités de chaque pays. Là où il y a une paysannerie nombreuse, où le problème de la terre n'est pas résolu, ce sont les paysans qui la mettent en mouvement afin de résoudre, les armes à la main, le problème agraire, comme cela s'est passé à Cuba dans la Sierra Maestra. Mais dans d'autres pays, ce seront le prolétariat et la petite bourgeoisie radicale des villes qui constitueront les contingents guérilleros.

En Bolivie, par exemple, on a réalisé une réforme agraire qui, bien que limitée, a résolu le problème fondamental de la terre. Pourtant la guerre de guérillas est le chemin nécessaire pour renverser la dictature militaire. Dans ce cas ce sont les mines et les bidonvilles de banlieue qui seront propices à la formation de guérillas, ainsi que certaines régions agraires où les conditions de vie sont très difficiles. Les paysans des régions très peuplées qui ont reçu un titre de propriété de terrain, mais dont le retard social et la misère n'ont pas changé, pourront participer, eux aussi, à la lutte sous l'influence du prolétariat. Les réformes agraires capitalistes, comme celle qui a eu lieu en Bolivie par exemple, ou celles du même type à venir, sont si limitées qu'elles ne peuvent faire de la paysannerie une force conservatrice ; cette transformation ne pourrait concerner que les